

► *découvrez à votre tour.* » À condition que l'éditeur soit lui-même un lecteur mu par la passion de découvrir et de transmettre. Hubert Nyssen (Actes Sud⁴), Gallimard ou Jérôme Lindon (Éditions de Minuit) sont avant tout des amoureux du livre. Hubert Nyssen, par exemple, a publié les livres qu'il voulait lire et ensuite a ajouté à sa passion un réel sens de la gestion, ce qui est plutôt rare. Chez nous, Didier Platteau, ancien directeur de Casterman, avait aussi ce profil pour la BD.

Malgré leur dynamisme, beaucoup d'éditeurs pourraient-ils s'en sortir sans subsides ?

Le rôle culturel ou symbolique de ces acteurs du livre doit peser plus lourd dans la politique culturelle de la Communauté française que leur poids économique. Et si les maisons d'éditions belges paraissent condamnées à vivre sous perfusion, il n'y a pas de honte à subsidier un secteur.

C'est en raison de leur rôle

culturel que la Communauté française fournit à la plupart de ces éditeurs, dix-neuf en 2010, un soutien régulier le plus souvent dans le cadre de conventions (avec la proposition de sortir autant de titres par an, d'avoir un chiffre d'affaires minimum, l'obligation d'être distribué en Belgique et en France...).

Certes ces aides apparaissent insuffisantes au regard des besoins puisque leur montant total est d'environ 700 000 euros, soit la moitié de la subvention accordée à un théâtre comme le Va-

HISTOIRE

Marabout : ex-géant mondial de l'édition industrielle

La région de Liège peut difficilement passer, à première vue, pour une grande terre d'édition et il semblerait même qu'elle ne puisse guère rivaliser sous cet angle avec Bruxelles, où se concentrent depuis la fin du XIX^e siècle les principales maisons littéraires du pays. Comme toutes les vues trop rapides, celle-ci n'est pas seulement injuste : elle est fautive. Réduite au roman lettré, il est vrai que l'édition à Liège tient plus d'une banlieue en voie de désertion que d'un grand centre urbain. Mais pour peu que l'on élargisse à d'autres genres et à d'autres classes de livres le spectre de la vision, le paysage prend un tout autre relief.

À Verviers, où son imprimerie avait pris trois ans d'avance sur Henri Filipacchi en lançant dès 1949, à l'enseigne de la Bibliothèque Marabout, sur le modèle des Penguin books, la première collection de livres de poche en langue française, André Gérard continue de croire en sa belle étoile. Jean-Jacques Schellens, son directeur éditorial, n'en sent pas moins le vent tourner. La

formule que cet ancien responsable des publications de la Fédération des scouts catholiques de Belgique a conçue en s'associant avec l'imprimeur verviétois au lendemain de la guerre est menacée d'essoufflement sur un marché où les séries de poche se sont multipliées dans les registres les plus divers. L'orientation prise à partir de 1953, en réaction au lancement du « Livre de poche » chez Hachette, dans le sens de la littérature d'évasion pour la jeunesse (« Marabout Junior »), du livre pratique (« Marabout Flash »), puis de l'ouvrage de vulgarisation (« Marabout Université ») s'est avérée payante auprès d'un lectorat invité à « Suivre Marabout » dans ses habiles décrochages de niveaux – de la littérature à la parallittérature, de la science au savoir et du savoir au savoir-faire.

L'ajustement du catalogue aux aspirations et au fétichisme collectionneur des ados et à la bonne volonté culturelle d'une classe moyenne en ascension sur fond de société de consommation a solidement

installé, à l'est de Liège, un géant de l'édition industrielle à l'échelle internationale : en 1969, Marabout fêtera ses vingt ans d'activité avec 150 millions de volumes sortis de ses presses.

Grisé par le succès, Gérard dote son entreprise d'une rotative offset aussi performante que ruineuse. Schellens aura beau mettre en garde son associé avant de rejoindre la maison Elsevier : déjà rendu précaire par la saturation du marché du poche, le fécond équilibriste maintenu pendant deux décennies par marketing éditorial et performance typographique en sera rompu.

En 1975, la banque Bruxelles Lambert reprend Marabout SA, puis cède l'année suivante la moitié de ses parts au groupe Hachette. Mise sous concordat judiciaire en 1977 – année aussi du démantèlement de l'imprimerie –, la société est recrée sous le nom de Nouvelles Éditions Marabout avant de passer six ans plus tard sous le seul contrôle de Hachette, qui la déplace alors en périphérie liégeoise, à Alleu, pour en faire le centre de distribution exclusif



Le rôle culturel ou symbolique de ces acteurs du livre doit peser plus lourd dans la politique culturelle de la Communauté française que leur poids économique.

ria ou le Rideau de Bruxelles, par exemple⁵. Cette insuffisance de moyens se renforce par l'absence d'une politique d'achats d'ouvrages (pas seulement des manuels scolaires) à destination de l'enseignement, par l'insuffisance du soutien à l'exportation et par

de son groupe sur la Belgique. Recyclée un temps du côté des livres d'initiation à la micro-informatique et des guides de voyage, la marque n'a pas complètement disparu à ce jour du paysage éditorial. Au sein du groupe Hachette, « *Marabout est le leader sur le marché du livre pratique* », affirme crânement le site de la maison, avec un « *catalogue réputé pour sa diversité, son excellence et son accessibilité à tous les goûts et tous les portefeuilles* ». Mais, à supposer que l'esprit des fondateurs y souffle encore, ce n'est plus guère qu'à moitié, eux qui avaient su accorder souci du quotidien et littérature d'évasion, sens pratique et romans populaires, valeurs familiales et appel de l'aventure¹. Ils ont bien vieilli sans doute, les enfants de Bob Morane et les membres du « Club International des Chercheurs Marabout ». Mais dans une Belgique où tant de maisons vivent et meurent dans une indifférence quasi générale, on ne voit guère qu'elle à avoir si profondément

les carences endémiques de l'Association des éditeurs belges (Adeb), qui ne joue aucun rôle par rapport au secteur littéraire.

C'est pourquoi nous ne pouvons que nous réjouir du regroupement d'une cinquantaine d'éditeurs littéraires au sein de la structure Espace Poésie qui va mutualiser les ressources des petits éditeurs en vue de promouvoir leurs ouvrages en Belgique et en France.

marqué la mémoire collective. Souvenir d'une étonnante inventivité éditoriale, doublée d'une capacité à porter le livre à la rencontre du public hors de toute dramatisation culturelle, en le vendant en kiosques et en grandes surfaces, sur des tourniquets inventés pour la cause, avec l'appui de campagnes publicitaires dont le clin d'œil n'était jamais absent. Souvenir aussi d'un temps, antérieur à la crise, où un sympathique échassier en duffel-coat procurait pour presque rien, à toute une génération, l'agréable impression de pouvoir mettre le monde dans sa poche. ■

Extrait de P. Durand et T. Habrand, « *Édition : industriels et avant-gardistes* », N. Delhaye, J. Dubois et J.-M. Klinkenberg, *Le tournant des années 1970. Liège en effervescence*, Les Impressions nouvelles, 2010.

1 En septembre 2009, Marabout/Hachette a cependant relancé une collection « Fiction » avec *Dracula* et *Frankenstein* dans les traductions parues chez Marabout/Gérard.

Reste à parler du défi de l'édition du XXI^e siècle : la numérisation.

La révolution numérique touche évidemment l'édition littéraire. Si la vente de contenus numériques reste aujourd'hui marginale (1% en France, 6% aux États-Unis), sa croissance est vertigineuse à tel point qu'on annonce que d'ici cinq ans elle représentera de 15 à 25% des ventes de livres. Les contenus professionnels, scientifiques et techniques ont ouvert la voie, mais la littérature générale n'a pas tardé à suivre le mouvement. Certes l'offre numérique entraîne l'érosion de la vente de livres imprimés, mais dans une proportion limitée, les lecteurs numériques déclarant « consommer » plus de livres qu'avant. Le marché du livre numérique, qui, pour l'essentiel, demeure une transposition du livre papier (livre homothétique), compense le déclin de ce dernier. Bref, contrairement au séisme qui a ébranlé l'industrie du disque et de la vidéo, on assiste ici à une évolution en douceur.

Cependant, cette mutation radicale va obliger les acteurs de la chaîne du livre, auteurs, éditeurs, libraires, bibliothécaires, à redéfinir leur rôle et leurs relations.

Pourra-t-on un jour imaginer un livre sans éditeur ?

Sans doute. Avec la technologie actuelle, tout le monde peut publier un livre sur papier ou sur la ▶

4 Maison d'édition de Jean-Luc Outers.

5 La Communauté française consacre au Livre 3,78 euros par habitant (chiffre de 2005). Le « poids » financier du livre parmi les autres dépenses de ce qui est appelé le « noyau dur » de la culture est de 3,84%. Plus que les arts plastiques (2,85%) mais bien moins que les arts de la scène (16,91%), la Jeunesse/Education permanente (11,56%) ou l'audiovisuel/multimédias (52,55%).